

« Itinéraires »

Serge Ouaknine

Number 57, 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/27315ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ouaknine, S. (1990). Review of [« Itinéraires »]. *Jeu*, (57), 177–179.

«itinéraires»

Création et scénario de Daniel Beaudoin, Sophie Côté et Pierre Fontaine. Textes et dialogues de Daniel Beaudoin, Brigit-Alexandre Bussière, Catherine Chouinard, Sophie Côté, Pierre Fontaine, Lynda Girard, Julie Guénette, Sylvain Lamy, Michel Lafontaine, et quelques emprunts au texte *le Mariage* de Gombrowicz. Mise en scène : Daniel Beaudoin et Sophie Côté; composition musicale : Pierre Fontaine, Linda Girard et Sylvain Lamy; environnement sonore : Pierre Fontaine; direction musicale : Sylvain Lamy, assisté de Linda Girard; éclairages : Édith Labbé; costumes : Annie-Claude Gagnon, assistée de Sophie Côté. Avec Catherine Chouinard, Sophie Côté, Céline Cusson, Richard Gaulin, Linda Girard, Benoît Guay, Julie Guénette, Marie-Christine Lalande, Sylvain Lamy, Michel Lafontaine et Sophie Tessier. Figurants : Daniel Beaudoin, Pierre Fontaine et Julie Lincourt. Production de Brigit-Alexandre Bussière et de Pierre Fontaine, jouée clandestinement les 14, 15, 16 septembre 1990 à 21h dans les salles en ruines d'une usine désaffectée sur le Canal Lachine, Montréal.

une expédition théâtrale

Vous souvenez-vous du bon vieux temps des pérégrinations scéniques de l'Eskabel, ces déambulations oniriques d'une salle à l'autre, ces cérémonies exquises? Vous souvenez-vous du «tourisme et voyage» théâtral de Zoopsie, de *Montréal série noire à Dublin Lachine*? Eh bien, quelques jeunes et talentueux coquins, pour la plupart étudiants du Département de théâtre de l'U.Q.A.M. où j'enseigne, ont passé leur été à mijoter un théâtre qui allait errer pour trois soirs seulement.

Lieux? Canal Lachine et salles impossibles d'une usine en morceaux. Un petit bijou aux sources de la théâtralité. Une confession d'adolescents dans les restes du monde des adultes, littéralement mis en pièces, en pleines ruines.

Il s'agit de l'histoire d'Ida, une jeune Québécoise qui part «aux Europes» et change d'âme, pour frotter son âme à celle d'autrui. Elle découvre là-bas le sens de la mort, des sépultures, des fouilles archéologiques. Des ruines. Américaine du nord, elle découvre la Grande Histoire et sa mémoire intime aussi. Il faut partir pour savoir d'où l'on vient. Ce choc est si violent qu'il transpire dans les lettres qu'Ida envoie à ses amis, à ses parents, mère et sœur surtout. Ils s'en

inquiètent et ne comprennent pas ce qui lui arrive. Ida aime Karl, un peintre. Il nous donnera l'occasion d'entendre de beaux débats sur l'art et la post-modernité. Enfin Ida revient, et sa présence dérange encore. Spectacle donc sur les ruines du vieux monde, mais aussi sur son propre monde en ruine.

Le spectacle commence par un rendez-vous à la sortie du métro Charlevoix, et c'est une marche dans la nuit. Par moment, on se croit en Allemagne de l'Est, au cœur de la pollution industrielle. Nous longeons seulement la rue St-Patrick. Quelques bâtisses à l'abandon, un gigantesque silo à farine et une cour où déjà une cinquantaine de spectateurs attendent dans la demi-obscurité. La première salle est parsemée de colonnes. Dispersés, des tableaux de maîtres jonchent un sol en terre battue. Après avoir décrit sommairement la salle où elle se trouve, Ida se demande si elle y est seule et si elle a quelque chose à dire... Florence entre. Le «ballet des tableaux» débute. Dominique entre. Ida essaie de la rejoindre, mais sa route est entravée par des gens qui tentent de lui parler. Au fond, deux Grecs versent de l'eau sur le sol. Le père d'Ida se tient debout dans l'embrasement d'une porte, en haut de la salle... On passe subrepticement à la salle suivante.

Il y aura ainsi dix-sept tableaux et une douzaine de lieux. Ida interpellera Karl son ami, sa sœur, sa mère, son père qui lui parlera de l'intimité, de l'importance de savoir protéger son corps.

Le spectacle est un chemin d'initiation. Une intronisation à l'adolescence, à la sexualité adolescente, un rite de passage dont chaque fragment de mémoire, chaque rencontre, est une station révélatrice. Voici la hargne contre des parents d'un autre bord, d'une autre mentalité... Voilà que l'art apparaît comme une ultime terre de promesses, comme un récit dans le récit en train de se faire, connotation sur le dire et le faire qui se défont. Errance bien convoyée, la marche se dirige, à mesure, vers la seule utopie digne d'être encore crue : la reconnaissance d'une patrie intime qui n'a pas encore de pays, d'une solidarité qui n'a pas encore tous ses membres. Dix-sept tableaux. Véritable labyrinthe pour parler

archéologie et malentendu entre générations, pour que les êtres puissent mutuellement se réprimander et découvrir les écarts de leurs fausses alliances.

Des voix plaintives, des voix qui chantent, des voix qui murmurent puis déclament, un humour indicible — des voix qui découvrent la fragilité d'être — l'éphémérité d'exister. L'interprétation de toutes et de tous est bouleversante, d'une vitalité frémissante, juste. Au ras des ruines, des épaves humaines, une jeunesse fière. Il y avait, dans cette alliance nocturne, la solidarité d'une génération qui se lève et relève un défi.

J'ai eu quelques instants le sentiment de retrouver le Squat de New York, mais sans son désespoir ni sa violence ironique. Même conscience et surprésence du lieu. Peut-être parce que, «squatters» d'un soir, nous savions que nous ne devions pas être dans cette usine... J'ai aimé cette appropriation non institutionnelle qui embrasse le lieu, juste le temps d'y vivre. Une durée-mémoire. Passagère. J'ai aimé ce théâtre sauvage. Nomade. Théâtre de dérive et d'assaut. Théâtre dont l'épaisseur humaine l'emporte sur le polissage des beaux effets. J'ai aimé cette esthétique brute et qui ne se savait pas belle mais seulement anxieuse. Je m'ennuie trop souvent dans un fauteuil rouge.

Le décor : une suite d'installations se confondant aux situations et aux propos. Voilà longtemps que je n'avais pas vibré au théâtre, comme à ces grands soirs de découverte. Les éclairages faits de lampes de poche, de flambeaux, de lampes tempête et de projecteurs d'appoint de caméraman sur batteries au cadmium, donnaient aux gravas, au plâtre, au béton brisé, à la brique et à la ferraille, la juste mesure d'une décomposition temporelle, sans abuser de leur pouvoir dramatique. La chair de ces jeunes corps imbibée du parfum même des ruines et de poussières crépusculaires, la descente en ces catacombes à ciel

presque ouvert ont fait de cet *Itinéraire*, une vraie cérémonie. Une conjuration des doutes et des craintes, à même les intuitions hagarde de la ville.

Comme on comprend que ces jeunes actrices et acteurs aient aussi fouillé dans l'œuvre de Gombrowicz, qui s'écria une fois dans *Opérette*. «Ah jeunesse! jeunesse!... à jamais perdue!»

Les trois heures de ce spectacle auront passé furtives, atemporelles, comme une croisière en Méditerranée... sous le soleil implacable de

«[...] rite de passage dont chaque fragment de mémoire, chaque rencontre, est une station révélatrice», cet *Itinéraire* «se termine [par] un banquet, dans la cour de l'usine.» Spectacle présenté clandestinement dans une usine désaffectée sur le Canal Lachine.



l'Acropole ou dans la moiteur brève de quelques sépultures romaines. De temps à autre, à travers les fenêtres brisées, on pouvait voir les illuminations de Montréal — la ville et sa montagne hyperréelle —, derrière les gratte-ciel. Il n'y avait pas de lune sur le Canal Lachine. Montréal s'y reflétait, si belle, Montréal verte-grise de ses lueurs de néons, décor d'âmes trop amnésiques et dont ce théâtre d'ombres semblent dénouer une parole cachée.

Une fois le voyage à travers les ruines épuisé, le spectacle se termine sur un banquet, dans la cour de l'usine. Une grande table est dressée. Les convives, Florence, Alexandre, la famille — sauf

le père défunt : ah! ce père québécois toujours absent, toujours lointain, inaccessible —, et un mystérieux dieu grec, tous parlent d'Ida, de son retour, de son voyage. Ils parlent d'elle alors qu'elle est là, parmi eux. Ida finit par prendre la parole. Elle parle de son voyage. Des anecdotes. Des miettes. Elle termine son «discours» en affirmant que tous les convives n'existent pas. Elle part... Tout a eu lieu. Vakhtangov¹ disait, à l'aube d'une crise qui allait déchirer le monde, que le théâtre appartiendrait «aux amateurs», à ceux qui aiment.

serge ouaknine

«la visite de la vieille dame»

Texte de Friedrich Dürrenmatt; traduction de Jean-Pierre Porret. Mise en scène, décor, éclairages : Robert Lepage; assistance à la mise en scène et régie : Jean-Frédéric Messier; assistance au décor et aux éclairages : Lucie Bazzo; costumes : Marie-Chantale Vaillancourt; musique : Denis Schingh. Avec Élisabeth Chouvalidzé (Claire Zahanassian), François Cormier (le mari et le speaker), Gérard Gagnon (l'adjutant, le reporter, le serviteur et autres rôles), Robert Gravel (Alfred III), Paul Latreille (le pasteur, l'eunuque et le boucher), Sophie Lorain (l'institutrice, madame Ill et la deuxième femme), Robert Marinier (le maire) et Normand Poirier (le peintre, le fils et l'eunuque). Coproduction du Théâtre Français du Centre national des Arts et des Productions d'Albert de Québec, présentée au Centre national des Arts du 14 septembre au 13 octobre 1990.

jeu et mise en scène au service de l'œuvre

Les histoires de vengeance sont captivantes quand elles sont bien menées; elles s'adressent à tout ce qui subsiste en nous de jeune et d'idéaliste, au désir que chacun conserve de voir triompher la justice, malgré l'ambiguïté du sens et de l'application de cette justice. Rappelons un peu l'histoire de Claire Zahanassian, la vieille dame de Dürrenmatt : séduite et abandonnée par Alfred III, amoureux de jeunesse de qui elle a eu une petite fille, elle a dû fuir, a connu toutes les déchéances, s'est mariée à plusieurs reprises pour enfin hériter de la fortune d'un époux milliardaire. Une quarantaine d'années plus tard, elle revient à Güllen, son village natal, accompagnée de son septième mari pour revoir les lieux de son enfance; mais avant tout, elle veut «se payer la justice», comme elle le clame, c'est-à-dire offrir une somme pharamineuse aux villageois de Güllen, à la condition qu'ils suppriment Ill. Des bagages extraordinairement volumineux l'accompagnent; ils contiennent entre autres un cercueil vide à l'intention d'Alfred. Sidérée au premier abord, toute la population s'élève contre le marché que propose Clara; mais les affaires vont mal dans la région : le travail manque, les commerces font faillite, et la misère se jette sur le pauvre monde. Clara a préparé sa visite et bien tendu son piège : elle a d'abord pris soin d'acheter les usines et de les faire péricliter. Tout au long de sa vie difficile, elle a observé la faiblesse des hommes devant l'appât du gain, elle sait combien ils deviennent lâches, peu scrupuleux et

1. Metteur en scène et acteur soviétique du début du siècle (1883-1922). N.d.L.r.